

MAGAZINE

ON S'Y EST BATTU CONTRE VICHY POUR TENIR PLUSIEURS

SEMAINES ET PERMETTRE LE PARACHUTAGE DE 90 T D'ARMES.

HISTOIRE



**MADOUSSARDS FRANÇAIS**  
en embuscade  
aux Glières au début  
de l'année 1944.  
Ils infligèrent à Vichy  
une défaite hautement  
symbolique avant  
d'évacuer le plateau  
face à l'offensive  
de l'armée allemande  
et de son aviation.  
Plus d'une centaine  
furent exécutés ou sont  
morts en déportation.

François Hollande a renoncé à participer au 70<sup>e</sup> anniversaire des Glières. C'est le résultat d'une violente querelle née du livre de l'historien Claude Barbier remettant en cause l'importance de ce haut lieu de la Résistance. **Cette fausse polémique relève d'une mauvaise lecture de la guerre.** Ou quand la compassion "droits-de-l'homme" pour les victimes de tous bords occulte les fondements idéologiques du conflit... **PAR ÉRIC CONAN**

# LA NOUVELLE BATAILLE DES GLIÈRES



# O

n n'en aura donc jamais fini avec les polémiques sur l'Occupation. Signe des temps, il ne s'agit plus de Vichy et de la collaboration, mais de la Résistance et du roman national gaulliste. Cette année 2014 des grandes célébrations – centenaire de 1914 et 70<sup>e</sup> anniversaire de la Libération – commence mal. Une violente querelle agite l'Elysée, le ministère de la Défense, les associations de Résistance et les historiens de la Seconde Guerre mondiale. Ils s'étripent sur la mémoire des Glières et la présence envisagée de François Hollande le 6 avril, pour la commémoration du maquis de Haute-Savoie, est ajournée ; à sa place le ministre de la Défense devra aller calmer une pénible dispute à laquelle son ministère regrette amèrement d'avoir contribué.

Ce n'est pas la première fois que le site de la « première bataille de la Résistance » divise. On se souvient que Nicolas Sarkozy en ayant fait son Solutré, sous la forme d'un pèlerinage annuel très médiatisé, avait suscité chez ses opposants une contre-commémoration emmenée par Stéphane Hessel qui inaugura sur le plateau des Glières son célèbre « *Indignez-vous!* » Cette fois, le conflit oppose les auteurs de deux livres consacrés au célèbre maquis et publiés en même temps, l'un accusant l'autre de défendre une « légende ». Choc frontal puisque le *Maquis de Glières, mythe et réalité* (Perrin), de l'historien Claude Barbier, est coédité par le ministère de la Défense, tandis que le livre qu'il dézingue, *Vivre ou mourir, plateau des Glières, Haute-Savoie, 1944*, est édité par l'Association des Glières présidée par le général Bachelet et préfacé par Jean-Louis Crémieux-Brilhac, ancien de la France libre.

Cette collision mémorielle au sommet est symbolique de nouvelles polémiques qui prolifèrent sur la Résistance, son rôle, son poids, sa mémoire. Et ses « *mensonges* », puisque c'est le leitmotiv du livre de Claude Barbier, annonçant avec tintamarre la vérité vraie qui change tout : « *Il n'y a pas eu de bataille aux Glières!* »

**CHARLES DE GAULLE**, (en novembre 1944), et François Mitterrand (en avril 1994, pour le 50<sup>e</sup> anniversaire) ont successivement rendu hommage aux combattants français des Glières. Nicolas Sarkozy avait choisi le site savoyard pour un pèlerinage annuel.

L'antisarkozysme primaire de quelques journalistes a salué une « bombe mémorielle » ridiculisant l'ancien président dont le rite savoyard « s'effondre comme un château de cartes ». Que dit Claude Barbier ? « *Ce qui est appelé bataille des Glières, le 26 mars 1944, ce sont deux maquisards tués et un autre blessé lors d'une reconnaissance offensive d'un détachement allemand de 30 à 50 hommes.* » Rien à voir, insiste le briseur de « légende », avec quinze jours de combats héroïques de 500 résistants face à 12 000 soldats allemands auxquels ils infligèrent 400 pertes. Et il ajoute que la plupart de ces maquisards qui ne se sont pas battus contre les Allemands n'étaient pas montés sur le plateau par patriotisme, mais pour fuir le STO. « Bombe mémorielle » d'autant plus puissante que le livre de Barbier a l'imprimatur du ministère de la Défense et qu'il provient d'une thèse saluée en 2011 par un jury universitaire de six historiens (mais un seul spécialiste des maquis).

L'ennui, c'est qu'en dépit de l'empressement de journalistes sans culture historique ni curiosité, Claude Barbier ne fait qu'enfoncer une porte ouverte malgré la précision de son travail en archives, avec de nombreux documents inédits. « *Dès les années 70, il était avéré que les chiffres de l'après-guerre étaient hors de proportions* », précise Jean-Louis Crémieux-Brilhac. Qui l'écrivit lui-même à l'époque : « *Les chiffres de 400 morts et 300 blessés, maintes fois reproduits par la suite, sont sans commune mesure avec la réalité des pertes allemandes.* » En 1992, le *Maquis des Glières*, d'Alain Dalotel (Plon), avait recadré la vérité historique, Henri Amouroux l'ayant fait pour le grand public et le *Dictionnaire historique de la Résistance* (coédité par la Fondation de la Résistance et Robert Laffont) explique bien qu'il n'y a pas eu de grande bataille, le chef des Glières ayant « ordonné le repli général des maquisards » après un bombardement aérien de plusieurs jours et un violent pilonnage d'artillerie. En 2007, c'est l'historien allemand Peter Lieb qui précisa que les pertes de la Wehrmacht s'élevaient à quatre tués et cinq blessés, dont une partie par accident.

Rien de nouveau donc dans le livre de Claude Barbier ? Si, son ton, désagréable. Sa posture, sentencieuse. « *J'éta-*



*blis les faits [...]. Je ne fais que me placer dans les traces de glorieux prédécesseurs*, précise-t-il, invoquant sans complexes les « méthodes » de Robert Paxton et de Raul Hilberg. Et son vocabulaire, suspicieux dès qu'il s'agit de la Résistance : ses « manipulations », ses « mensonges », ses « mythes », sa « légende ». L'auteur semble ne plus voir dans les Glières que l'absence de combat du 26 mars 1944, au détriment de son autre aspect : le symbole de la première mise en déroute de Vichy par la Résistance.

## COMPRENDRE LES FAUX CHIFFRES

C'est ce « symbole patriotique » que défend l'Association des Glières, présidée par le général Jean-René Bachelet, lequel ne décolère pas depuis qu'il a découvert le livre de Barbier. L'affront ne pouvait rester sans réplique, avec cet ancien de la Forpronu, qui commanda la levée du siège de Sarajevo. Ce grand militaire – mais aussi grande gueule que Jacques Chirac avait dû rappeler de Bosnie à Paris en 1995 parce que sa franchise déplaisait aux Américains – s'est senti trahi par l'homologation par la Défense du livre de Claude Barbier. Trahi mais pas abattu, accusant ce dernier de « reprendre le vocabulaire du sinistre ministre de la Propagande de Vichy, Philippe Henriot, qui, à l'heure de l'hallali et de la dispersion du maquis, déclare sur les ondes radio vichyssoises : « La légende est morte. Comment un historien peut-il ne pas savoir cela ? Il le sait, s'il utilise le mot, c'est à dessein ! »

Le bouillant général contre-attaque sur le terrain universitaire, en republiant l'ouvrage édité en 1946 par

**« CE QUI EST APPELÉ BATAILLE DES GLIÈRES, LE 26 MARS 1944, CE SONT DEUX MAQUISARDS TUÉS ET UN AUTRE, BLESSÉ ! » CLAUDE BARBIER**

l'Association des Glières. En adaptant le titre (*Vivre libre ou mourir* remplaçant *Première bataille de la Résistance*) et en ajoutant une préface de Jean-Louis Crémieux-Brilhac, ancien de Londres devenu historien de la France libre, et une longue postface de Jean-Marie Guillon, historien de la Résistance, deux contributions qui apportent les éclairages manquants au livre de Barbier pour comprendre les faux chiffres de la fausse bataille des Glières. Crémieux-Brilhac est bien placé : c'est lui qui, à Londres, a transmis à Maurice Schumann, porte-parole de De Gaulle à la BBC, les messages de Haute-Savoie annonçant l'offensive des forces de Vichy contre les maquisards. Car, rappelle-t-il, « le plateau a été pendant deux mois, en pleine occupation ennemie, la première et seule parcelle libre du sol de France », ajoutant que « les recherches historiques poursuivies jusqu'à aujourd'hui ne pouvaient remettre en cause l'essentiel ». Le plateau fut avant tout le lieu d'une « guerre franco-française ». Peu après la constitution du maquis, Pétain met le département en état de siège. A la rafle de la Milice à Thônes (le 5 février 1944) et aux attaques des gardes mobiles avec encerclement du plateau (les 12 et 13 février), le maquis réplique le 9 mars par une descente contre le siège des gardes mobiles à Entremont, où son chef, Tom Morel, trouve la mort mais au cours de laquelle les résistants font 60 prisonniers.

C'est face à cet échec cuisant de Vichy, représenté sur place par Darnand, secrétaire d'Etat au Maintien de l'ordre, que les Allemands décident d'en finir, en envoyant trois bataillons de leur 157<sup>e</sup> division, avec appui de l'artillerie et de l'aviation : c'est la première fois qu'ils lancent avec cette ampleur la Wehrmacht contre des « terroristes ». Face à cette offensive monstre, le nouveau chef du maquis, le capitaine Maurice Anjot, ordonne le repli général, mais les Allemands firent 210 prisonniers et en exécutèrent près d'une centaine.

On s'est donc battu aux Glières contre Vichy pour tenir le plateau pendant plusieurs semaines et permettre

trois parachutages de 90 t d'armes entre le 14 février et le 11 mars. Bataille d'une grande force symbolique mettant face à face des officiers français issus de la même armée française, les uns fidèles à Vichy, d'autres, comme Tom Morel, anciens maréchalistes ayant rompu avec la soumission à l'occupant.

C'est ce symbole que néglige Claude Barbier, et Jean-Marie Guillon reconnaît dans cette polémique des Glières « *un air du temps où le soupçon prévaut vis-à-vis de presque tout* », réactivant une dénonciation du « *mythe résistancialiste* » inventé dans les années 50 par les rescapés du pétainisme, comme l'a montré l'historien Pierre Laborie dans *le Chagrin et le venin* (Bayard, réédité prochainement en Folio-Histoire). Guillon dénonce l'offensive de certains de ses collègues à propos de l'historiographie de la Résistance. « *Ce qui est recherché est de faire croire que les résistants et leurs chefs auraient créé le mythe d'une France unie et héroïque pour mieux "dissimuler des vérités troublantes"* », explique-t-il, visant directement Olivier Wieviorka, directeur de thèse de Claude Barbier et auteur d'une récente *Histoire de la Résistance* (Perrin, 2013) qui consacre six pages aux Glières en insistant sur la non-bataille avec les Allemands et indiquant contradictoirement que les maquisards avaient rejoint le plateau « *afin de se cacher et de réceptionner les armes promises* ». Ce qui fait bondir le général Bachelet : « *Entre dire "échapper au STO" et "se cacher", il y a une différence : qu'ils aient voulu échapper au STO, à la soumission à l'ennemi, on ne peut que s'en féliciter ! Et il n'y avait pas que des réfractaires au STO. Les Glières furent le microcosme de la France à relever dans ce qu'elle a de meilleur : la France de la liberté et de l'égalité au-delà des clivages, réunissant côte à côte des garçons de toutes origines, de toutes conditions, de toutes opinions, ceux de l'Armée secrète, officiers et sous-officiers des chasseurs alpins, jeunesses catholiques, républicains espagnols (les rouges des rouges, qu'on accusait d'être des violeurs de nonnes !), FTP sous contrôle du Parti communiste.* »

**LES COMBATTANTS**  
du plateau des Glières en 1943. La réunion de chasseurs alpins, d'anciens officiers maréchalistes, de réfractaires au STO, de républicains espagnols et de FTP communistes.

**C**omme le Vercors, le mont Mouchet ou Saint-Marcel, les Glières alimentent le débat historique sur l'utilité des maquis, dont beaucoup ont tourné au drame. C'est l'autre aspect que néglige Claude Barbier, en se focalisant sur le bilan militaire : la Résistance était aussi une guerre psychologique. Dimension nécessaire pour comprendre « *l'énigme centrale des Glières, celle qui fit de l'épopée un drame* », comme l'explique Crémieux-Brilhac : « *Pourquoi le plateau ne fut-il pas évacué par ses 450 défenseurs avant que le dégel n'ouvre la voie aux Allemands ? Parce qu'ils avaient découvert qu'ils étaient aux yeux du monde libre l'avant-garde de la France combattante : ils se devaient d'y faire honneur.* » Chercher à comprendre la nature de cette action résistante plutôt que juger permet d'expliquer les chiffres bidons de la bataille qui n'a pas eu lieu, comme le faisait Crémieux-Brilhac dès 1975, dans un article de la *Revue d'histoire de la Seconde Guerre mondiale* précisément titré « La bataille des Glières et la guerre



Keystone-france

psychologique ». C'est le zèle d'un agent de la France libre envoyé sur place, Jean Rosenthal, qui a poussé les responsables du maquis « à tenir la garde du plateau au-delà même du raisonnable ». Et c'est lui qui bluffa en télégraphiant à Londres le bilan de 400 Allemands morts et 300 blessés pour répondre à la propagande de Philippe Henriot qui, sur la radio de Vichy, attribua la fin des Glières à la Milice en passant sous silence l'engagement militaire allemand. Bluff répercuté sur Radio Londres par Maurice Schumann et repris après la Libération. Crémieux-Brilhac a recueilli l'aveu de Rosenthal, parvenu au grand âge : « Il croyait, comme beaucoup d'autres, le débarquement allié très proche. Pour lui, c'était l'image de la Résistance aux yeux des Alliés qui importait d'abord. » Dimension que ne peuvent comprendre des « historiens notaires », comme les raille le général Bachelet. Ces « amplifications de la propagande de guerre » dues à « la guerre des ondes entre la France libre et le gouvernement vassalisé de Vichy », comme dit Crémieux-Brilhac, furent nombreuses dans le bras de fer de De Gaulle avec Roosevelt, lequel préférerait un arrangement avec Vichy.

## UN OUVRAGE VASEUX

L'exemple le plus célèbre est la première réunion du Conseil national de la Résistance, le 27 mai 1943, que Jean Moulin réunit plus pour asseoir la légitimité du chef de la France libre que pour organiser la Résistance intérieure. De Gaulle a lui-même fait allusion à cette propagande (« Des vérités ! Vous croyez que j'aurais fait contre les Américains et les Anglais un gouvernement provisoire avec des vérités ? »)

Face à la contre-offensive du général Bachelet, Olivier Wieviorka, directeur de thèse de Barbier, mais aussi éditeur de son livre chez Perrin, « assume » : « C'est un travail sérieux, très documenté, qui remet en cause une

forme de récit et apporte une contribution bienvenue à l'histoire de la Résistance dont on peut débattre. Barbier est parfois maladroit dans l'expression, dans la formulation et le ton, mais il faut comprendre qu'il n'attaque pas le maquis mais certains gardiens de la mémoire qui le soupçonnent des pires choses, même de "vichysme" ! Son livre peut appeler le débat, encore faut-il que l'invective et le procès d'intention ne se substituent pas à la confrontation des arguments. » Mais Olivier Wieviorka ne parle plus de la « révolution historiographique » dont certains de ses collègues l'auraient entendu se vanter. Cette timidité nouvelle s'explique par un coup de théâtre : la publication chez un petit éditeur savoyard d'un autre livre de Claude Barbier, *Crimes de guerre à Habère-Lullin, 26 décembre 1943, 2 septembre 1944* (La Salévienne). Un ouvrage vaseux et difficilement défendable qui met sur le même plan deux crimes horribles mais peu comparables : d'un côté, le massacre par les Allemands de 24 jeunes gens exécutés et brûlés dans un château où ils participaient à un bal clandestin au profit des réfractaires du STO ; de l'autre, huit mois plus tard, dans les convulsions de la Libération – alors que les actes de vengeance sont mal canalisés dans une Haute-Savoie libérée avant Lyon –, l'exécution sordide sur le site de ce crime de 40 soldats et policiers allemands.

**« LE MAQUIS DES GLIÈRES FUT LE MICROCOSME DE LA FRANCE À RELEVER DANS CE QU'ELLE A DE MEILLEUR. » LE GÉNÉRAL BACHELET**

**D**e cet autre livre de son élève, Olivier Wieviorka dit qu'il ne l'a « pas lu ». Dommage, car Claude Barbier aurait mieux fait de le soumettre au « meilleur directeur de thèse » qu'il se vantait d'avoir obtenu pour les Glières : « Un prof de Normale sup qui fait partie de la belle aristocratie intellectuelle française ». Car, dans *Crimes de guerre à Habère-Lullin*, Claude Barbier fait la démonstration qu'il ne maîtrise pas son sujet, se noyant dans un impressionnant travail d'archives dont il tire une glose insensée sur la violence, écrivant que celle de certains résistants « paraît être l'écho, pas forcément atténué, de celle dont les nazis étaient les auteurs sur notre territoire ». Cette Haute-Savoie où « les violences étaient généralisées » et qu'il résume d'une symétrie : « violence allemande, violence française ». En n'hésitant pas à invoquer l'historien Christopher Browning – qui a écrit sur l'accoutumance au massacre des membres du 101<sup>e</sup> bataillon de réserve de la police allemande affectés aux exécutions de masse de juifs à l'Est – ou Hannah Arendt analysant comment Eichmann exécutait les ordres de l'extermination.

Claude Barbier conclut ce parallèle d'un appel à une nouvelle étape de repentance : « L'Allemagne, du fait de son statut de pays vaincu, a réalisé un important examen de conscience au sortir de la guerre. Se trouvant dans le camp des vainqueurs, la France n'a jamais eu à procéder de même. Les Français, confortés dans la bien commode vision gaullienne d'une "France en résistance", s'abstenaient d'analyser leur attitude pendant la guerre. » Mais Barbier renouvelle l'éternelle tarte à la crème du (prétendu) tabou français refoulé, en l'invoquant non pas à propos de Vichy et de la Collaboration, mais pour les crimes de la Résistance !

Cette autre « bombe mémorielle » a provoqué une réaction commune de la Fédération nationale des déportés et internés, résistants et patriotes, de l'Association nationale des anciens combattants de la Résistance et de l'Amicale des anciens de l'Armée secrète : « Nous n'aurions jamais imaginé voir un jour établir un parallèle entre la barbarie nazie et l'action des Forces françaises de l'intérieur. » Et ce livre sur Habère-Lullin a pour effet de renforcer les critiques émises sur celui des Glières. D'autant plus que Barbier multiplie les interviews locales mêlant les deux et provoque un incident en faisant le procès du général Bachelet, le 29 janvier, à Annecy dans une réunion du comité de pilotage du centenaire de la Grande Guerre présidée par la directrice de cabinet du préfet de Haute-Savoie, laquelle quitte la salle en signe de protestation.

Mais c'est à Paris que hauts fonctionnaires et historiens, paniqués, se livrent à une belle course aux abris. Le ministère de la Défense, qui a envisagé un moment de le faire mettre au pilon, s'est défaussé, en expliquant au général Bachelet que le livre sur les Glières de Barbier, publié sous ses auspices (avec subvention à l'éditeur), était le premier « des travaux reconnus qui font avancer la réflexion sur les questions de mémoire » qu'il avait

décidé de coéditer durant les commémorations de 2014. Mais il lui précise qu'il s'en est remis, pour leurs contenus, à de grands universitaires qui les ont « validés » : « Concernant le livre de Claude Barbier, c'est la publication de sa thèse qui a été validée avec la plus haute mention possible par Jean-Pierre Azéma, président du jury. Il convient de préciser que ce dernier a parlé des travaux de Claude Barbier à plusieurs reprises en des termes élogieux au cours de l'année qui vient de s'écouler, notamment lors d'un comité de pilotage des commémorations réuni à l'Élysée. » Le ministère de la Défense était d'autant plus confiant que Jean-Pierre Azéma, ancien professeur à Sciences-Po, spécialiste de l'Occupation et président du jury qui a décerné les félicitations à la thèse de Barbier, a été choisi par François Hollande pour présider le comité historique de la Mission interministérielle des anniversaires des deux guerres mondiales. Le ministère de la Défense se dédouane donc auprès de l'Association des Glières, en expliquant que « ce n'est que très récemment que Jean-Pierre Azéma nous a fait part de sa désapprobation à l'égard de la personnalité de l'auteur ». Résultat, l'auteur de l'ouvrage édité par le ministère de la Défense n'est pas invité le 6 avril aux cérémonies sur le plateau présidées par le ministre, Jean-Yves Le Drian !

**J**ean-Pierre Azéma se défausse de son côté auprès du général Bachelet, lui écrivant « s'[associer] à titre personnel à l'action de l'Association des Glières », en ajoutant à propos de Barbier : « Je regrette – beaucoup – d'avoir, lors de sa soutenance de thèse, cédé au forcing de son directeur de thèse, Olivier Wiewiorka, qui en avait fait un de ses poulains. » Un président de jury se plaignant d'un directeur de thèse ? De quoi s'interroger une fois de plus sur le sérieux de certaines thèses dans cette université française que le général Bachelet prenait pour « le conservatoire de l'intelligence » ! D'autant qu'un membre de ce jury qui a accordé les « félicitations » à cette thèse précise aujourd'hui que « l'attitude de Barbier ne (l)'étonne en rien. C'est un petit révisionniste insupportable ». Un infamant excès de critique venant après l'excès de mansuétude d'historiens dont de telles variations d'humeur ont de quoi inquiéter...

Car, en raillant « le mythe gaullien de la France en résistance » et en mettant sur le même plan crimes nazis et bavures criminelles de l'épuration, Claude Barbier qui, pour Habère-Lullin, « plaide la bonne foi » – « j'ai peut-être commis des maladresses, mais ces violences et cette brutalité m'ont secoué, fait mal » – semble moins coupable de mauvaises intentions que banalement conforme à une lecture de moins en moins nationale et idéologique de l'histoire. Une lecture « droits-de-l'homme », du seul point de vue des victimes, dans laquelle il n'y a plus ni héros ni responsables, mais que des victimes qui méritent toutes la même compassion. C'est déjà le cas pour 14-18 qui n'est plus transmissible que du point de vue du calvaire des soldats de tous bords,



noberet felco / maxppp

la responsabilité de l'impérialisme pangermanique et sa volonté d'extension géographique n'étant plus dicible, au profit de l'engrenage fatal – « Gross malheur la guerre ! » –, comme l'a montré le succès médiatique des *Somnambules*, le livre de Christopher Clark.

Le même arasement victimaire menace désormais 39-45, ce qu'illustrent bien les propos de Claude Barbier sur la Haute-Savoie : « Quel que soit le camp dans lequel on se trouvait, chacun pouvait commettre n'importe quoi pour n'importe quel motif, voire sans motif, avec ou sans ordre, le plus souvent en toute impunité. C'est ce qui rend cette période de la Seconde Guerre mondiale plus effroyable qu'héroïque. »

#### STÉPHANE MESSEL AUX GLIÈRES

en 2009.  
C'est là que l'écrivain militant avait lancé son célèbre "Indignez-vous !", appelant au retour aux valeurs issues de la Résistance.

## MORTS POUR QUELLE EUROPE ?

Autre exemple, relevé par un enseignant local, la commémoration commune franco-allemande d'« hommage aux victimes des guerres, de la tyrannie et de la terreur » au cimetière allemand d'Orglandes, en Normandie, avec les élèves du lycée de Sauxmarais auxquels on a fait dire que les soldats allemands « ont servi leur patrie avec courage et dévouement ». Evoquant « la guerre fratricide qui nous opposait, les Français et les Allemands », un officier allemand a pu déclarer dans ce même lieu à propos des soldats tombés contre le débarquement allié que « le projet européen » a donné un « sens à leur mort ». C'était pourtant pour un tout autre projet européen qu'ils combattaient, parfois aux premières loges, comme le général Wilhelm Falley, inhumé à Orglandes après avoir été récompensé d'un maximum de décorations hitlériennes pour ses exploits dans les guerres à l'Est.

Voilà un beau thème de réflexion mémorielle pour cette année de commémoration qui s'ouvre : peut-on combattre le mal en répétant que tout le monde en a été victime, mais que personne ne l'a servi ? ■ **É.C.**

**« CHACUN POUVAIT COMMETTRE N'IMPORTE QUOI POUR N'IMPORTE QUEL MOTIF. C'EST CE QUI REND CETTE PÉRIODE PLUS EFFROYABLE QU'HÉROÏQUE. » CLAUDE BARBIER**